



André Sugnaux

Quel âge avez-vous ?

Je suis né le 30 novembre 1944 à Billens ; non pas à l'hôpital, où il y avait pourtant une maternité, mais à la maison. C'était ainsi que ça se passait, à la campagne, à cette époque-là.

Est-ce que vous mentionnez facilement votre âge ?

Oui, si on me le demande, je le dis sans problème.

Comment vous sentez-vous dans votre âge ?

Je me plais dans mon âge, surtout parce que, après avoir beaucoup voyagé, je suis de retour dans mon pays d'origine. Cela m'aide à me souvenir de mon enfance et de ma vie, à comprendre ce qui s'est passé, les épreuves que j'ai pu traverser.

Par quel terme (un vieillard, un vieux, une personne âgée...) aimez-vous qu'on appelle une personne de votre âge ?

Une « personne âgée » me plaît bien, parce que cela signifie une personne qui a toute une vie derrière elle, un long cheminement au cours duquel elle a acquis une certaine expérience, une sagesse.

Avez-vous un souvenir du moment où vous vous êtes dit, pour la première fois : « Je suis vieux ! »

Oui, c'était à mes septante ans. Non pas pour la fête ; je n'ai jamais fait de fête à mes anniversaires. Mais c'était autour de mes septante ans que

sont arrivés les premiers rhumatismes et que mes cheveux ont commencé à blanchir et à se raréfier. J'ai senti alors que je franchissais un cap.

Quand vous vous tournez vers les années qui viennent, comment les voyez-vous ?

Je suis très serein face aux années à venir. J'espère seulement ne pas devenir handicapé et tomber dans la dépendance des autres. Ce qui me fait très peur, c'est la maladie d'Alzheimer ; cela doit être terrible de perdre la mémoire, de perdre le souvenir de ce qu'on a vécu, de ce qu'on a été. Je dois dire aussi que j'ai toujours été assez fragile de santé. Quand j'étais enfant et que je jouais avec des camarades, j'étais toujours le premier à me fatiguer et à m'arrêter, pendant que les autres continuaient à gambader autour de moi. Il y a quelque temps, on a découvert que mon cœur ne travaillait pas assez, il bat trop lentement. Cela provoque des étourdissements, des pertes d'équilibre, surtout le matin, lorsque je me lève. Heureusement, j'ai une infirmière qui vient chaque jour à domicile pour m'aider à prendre mes médicaments. Mais à part cela, je conserve une certaine sérénité devant l'avenir.

Quand vous pensez au jour où il vous faudra partir, que ressentez-vous ?

Je partirai avec un grand plaisir, parce que ma vie a souvent été très difficile, surtout dans mon enfance et dans ma jeunesse. Par la suite, j'ai voyagé à droite et à gauche dans le vaste monde, mais je suis heureux maintenant d'être rentré au port. J'ai fait mon œuvre, le mieux que j'ai pu ; mes tableaux sont accrochés aux murs de quelques maisons, où les gens peuvent les regarder... Alors je vois arriver la fin sans crainte et sans regret.

Quelles activités vous sont-elles les plus précieuses dans cette période de votre vie ?

Peindre. C'est l'activité qui m'a passionné tout au long de ma vie, depuis mon enfance ; et je continue à peindre presque tous les jours. Je prépare une grande exposition pour le Musée gruérien à Bulle. Si la situation sanitaire le permet, elle devrait ouvrir dans quelque temps.

Comment vous sentez-vous dans le monde d'aujourd'hui ?

Notre monde n'est pas très encourageant, et je ne crois pas que nos hommes politiques vont réussir à l'améliorer. Je trouve qu'il y a vraiment trop d'inégalités dans le monde. Et les progrès techniques n'améliorent pas toujours les choses. Prenez les téléphones portables : on se parle tout le temps, on s'appelle pour des riens, on s'envoie des messages à tort et à travers, et en fin de compte on ne se voit plus. Les liens entre les gens sont devenus artificiels, les liens d'amitié ne sont plus ce qu'ils étaient. Il est vrai qu'autrefois, la vie était peut-être plus dure, mais il y avait plus de respect, de considération, de bienveillance entre les gens. Aujourd'hui, tous les objets que l'on achète ont été fabriqués avec des machines ; je re-

grette le temps des artisans, où les choses étaient faites à la main, où elles avaient une vraie valeur. C'est peut-être tout cela qui me fait dire que je suis prêt à partir sans trop de regret.

Quand vous rencontrez une personne proche de votre âge, de quoi parlez-vous ?

Il faut bien reconnaître que, avec l'âge, on a de plus en plus tendance à parler de notre santé : « Comment vas-tu ? Et ton arthrite, ça va mieux ? Et la tête, elle est toujours là ? » Nos conversations ressemblent parfois à un catalogue des maladies !

Si vous aviez une baguette magique ?

C'est le sort des enfants qui me préoccupe le plus. J'aimerais qu'ils soient traités partout avec dignité. Et surtout qu'ils reçoivent tous une éducation et une instruction qui leur permettent de grandir et de s'épanouir dans la dignité. Oui, si j'avais une baguette magique, je m'occuperais d'abord des enfants, qui sont l'avenir de notre humanité.

1^{er} mai 2021



André Sugnaux, peintre et verrier, est né le 30 novembre 1944 à Billens, dans un milieu campagnard et paysan. Orphelin de mère à l'aube de sa vie, il a été parachuté chez une tante à Courchavon, à l'autre bout de la Suisse, dans le Jura. Un professeur a reconnu ses talents et l'a conduit auprès d'un grand artiste, Alfred Manessier, en train d'aménager les vitraux de l'église Prévotoise de Moutier. Cela a été une révélation pour le jeune homme. De retour à Billens, on l'a contraint à entreprendre une

formation d'électricien, qu'il a menée jusqu'au bout. Il a exercé ce métier un moment, le temps de rassembler la somme d'argent qui lui a permis de partir à Paris.

Au cours de sa vie, André Sugnaux a beaucoup voyagé, il a vécu à Paris, au Caire ou à Saint-Pétersbourg, et le plus souvent auprès des plus défavorisés ; aujourd'hui, il habite à Prez-vers-Siviriez, dans la Glâne fribourgeoise, où il a installé son atelier. Si vous passez par ce petit village niché dans un vallon et que vous vous arrêtez dans son église, vous pourrez y admirer un *Chemin de croix* peint par André Sugnaux, avec la complicité de la parole mystique de Sœur Emmanuelle.

Autodidacte d'abord, André Sugnaux a pu, par la suite, se donner une formation très éclectique en suivant les cours de l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris, ceux de l'Académie Saint-Roch, avec le peintre et graveur Jean Bertholle, de l'Académie Beaubourg et de l'École du Louvre.

De 1974 à aujourd'hui, André Sugnaux n'a cessé de présenter ses œuvres dans des expositions personnelles, non seulement en Suisse, comme à Zurich, Einsiedeln, Saint-Gall, Genève, Martigny, Fribourg, Bulle, Romont, Charmey, Marsens (Vide-poches), mais aussi à l'étranger, à Paris, à Tunis, à Saint-Pétersbourg, aux États-Unis...

En Égypte, sous l'égide de Sœur Emmanuelle, André Sugnaux a réalisé de grandes fresques pour l'école du Mokattam, le collège de La Salle, l'école d'Ezbet El Nakhl, l'église du Mousqui.

Un certain nombre de prix et de signes de reconnaissance ont marqué l'itinéraire d'André Sugnaux : en 1980, il a reçu le 2^{ème} prix du concours de vitraux de Hauteville, le prix culturel du gouvernerat de Monastir (Tunis) ; à Vittel, en 1982, au salon international de peinture, une mention du Jury ; en 1997, il a été nommé pour le Prix international Willy Fries ; en automne 2000 à Charmey, il a reçu le 1^{er} prix à l'exposition-concours d'expression picturale : « Les Eaux gruériennes ».

En 2019, Bernard Chollet a publié une « biographie illustrée » relatant les principales étapes de la vie artistique de notre peintre : *André Sugnaux. Peindre l'émotion*, aux Éditions de l'Aire. Voici ce que l'auteur écrit à propos de l'art d'André Sugnaux :

« Ne vous attendez pas à un réalisme photographique ; André Sugnaux livre ses impressions dans un style original qui n'est influencé par aucun mouvement artistique. Il transfigure en images l'intensité de ses émotions. Sa sensibilité et son tempérament transparaissent dans ses œuvres, inspirées de ses nombreuses expériences ; durant plus de quarante ans, il a côtoyé la souffrance et la misère, que ce soit avec les lépreux d'Abou-Zabal, avec les chiffonniers des bidonvilles du Caire, aux côtés de Sœur Emmanuelle, avec les déportés des camps-goulags russes ou du Kazakhstan. André, pétri de curiosité intellectuelle, de

compassion et de spiritualité, a ressenti la volonté de conserver, par la culture, la mémoire de ces périodes où l'humanité était en souffrance. Se souvenir des réalités historiques est la source d'une meilleure connaissance de soi-même, de nos origines, de notre avenir. »

